

un geste venu de l'enfance

Je vais mieux. Les pensées les plus sombres ne me visitent plus, l'envie d'écrire est revenue et, après tout, ce célibat forcé qui m'autorise à plaire à toutes n'a pas que des inconvénients. Tout au plus, un observateur me trouverait l'air un peu triste. Sans doute remarquerait-il aussi ma main droite déployée devant mon visage, l'annulaire pressant doucement le nez vers sa gauche et le bord du petit doigt en caressant incessamment la pointe. Un peu plus tard, c'est du côté de l'index gauche que je me pousse le nez vers la droite, en l'effleurant du pouce. « Carence affective », dit une petite voie revenue de l'enfance. Depuis quand n'avais-je pas fait ce geste ? Depuis la naissance de Marius ? celle de Merlin ? Je ne sais plus. Mais je suis à peu près certain que mes doigts n'ont pas quitté mon nez avant que j'aie trente ans.

Enfant, je ne suçais pas mon pouce. Joignant le majeur et l'annulaire de la main gauche, je me les enfonçais dans la bouche jusqu'à la deuxième phalange. Cela s'ajustait parfaitement, le tout avait été conçu pour s'épouser. Le pouce se posait naturellement sur la joue gauche, le petit doigt sur la droite ; quant à l'index, il balayait mon nez dans un rapide mouvement d'essuie-glace. La Moute m'avertissait : « si tu continue, tu auras les dents en avant ! » La menace restait sans effet. Sitôt échappé à sa surveillance, je renfourçais mes doigts et m'astiquais le nez, qui n'était encore qu'une toute petite éminence arrondie comme les portent les visages d'enfant à quatre ans. Il devint un magnifique tarin quand j'atteignis l'adolescence, un appendice dont j'étais fier car j'étais convaincu qu'il me venait de mes ancêtres Orpierrois. Si mes doigts avaient abandonné ma bouche, ils n'avaient pas renoncé à mon nez. Pire : le majeur et l'annulaire se trouvant libérés, tous les doigts pouvaient maintenant intervenir successivement, dans toutes les positions, et l'effleurer par toutes leurs faces. Chaque côté de chaque phalange me procurait une sensation différente. Quand l'une venait à s'user, il suffisait parfois d'un déplacement infime — du nez ou du doigt — pour la renouveler. Une minuscule aspérité de la peau, presque indétectable, me procurait au contact un plaisir qui se prolongeait jusqu'à ce qu'elle fut érodée. Je parlais alors à la recherche d'une autre, et jamais ma main ne parvenait à abandonner mon visage avant qu'une crampe du bras trop longtemps plié ne l'y contraignît.

Agacée de cette manie, ma mère tenta, quoique sans acrimonie, de m'en détourner. Sans acrimonie, et sans succès. « Il paraît que cela compense une carence affective », me dit-elle un jour. Je niais, tant il me paraissait absurde d'avoir pu manquer d'amour.

Une femme m'a quitté et, mon doigt sur le pif, je devine aujourd'hui dans cette assertion une part de vérité.